

Bulletin d'histoire politique

Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français*, Montréal, VLB éditeur, 2012, 174 p.

Fernand Harvey



Volume 21, numéro 3, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, F. (2013). Compte rendu de [Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français*, Montréal, VLB éditeur, 2012, 174 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 21(3), 179–184. <https://doi.org/10.7202/1015331ar>

Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français*, Montréal, VLB éditeur, 2012, 174 p.

FERNAND HARVEY
Institut national de la recherche scientifique
Québec

L'histoire des relations entre la France, le Québec et le Canada est un champ de recherche quasi-inépuisable, car il touche à une multitude de dimensions : mémoire, identité, tradition, modernité, européanité, américanité, imaginaire, perception de l'Autre... Le livre de Gérard Fabre s'inscrit donc dans ce champ sous un angle à la fois connu et original. En effet, la perception du Canada français et du Québec par des auteurs français a souvent fait l'objet d'analyses ou de commentaires de ce côté-ci de l'Atlantique et s'inscrit dans la relation amour-méfiance qui caractérise depuis toujours l'intérêt que portent les Québécois francophones à leur ancienne mère patrie.

Toutefois, l'originalité de cet ouvrage tient au fait qu'il réunit, sans doute pour la première fois, un corpus de textes particulièrement significatifs qu'une douzaine d'intellectuels français ont consacré au Canada au cours des XIX^e et XX^e siècles. Sont ainsi convoqués à témoigner sur leur perception tantôt superficielle, tantôt approfondie de la réalité canadienne et québécoise : Chateaubriand, Michelet, pour les débuts du XIX^e siècle, Ferdinand Brunetière, André Siegfried, Jean-Charlemagne Bracq, Maurice Constantin Meyer et Maurice Genevoix, pour les années 1900-1940, puis André Breton, Jean-Marie Domenach, Michel Tournier, Philippe Meyer et Robert Marteau, pour les années 1945 à 1985.

Tous ces intellectuels français, à l'exception de Chateaubriand et de Michelet, possèdent une connaissance directe du Canada dans le cadre de brefs séjours pour certains ou de contacts assidus et prolongés pour d'autres. Il en résulte inévitablement une différence de qualité et de profondeur dans leur perception du pays et de sa culture. Gérard Fabre en était bien conscient. Son intérêt est ailleurs. Il cherche avant tout à

identifier les tendances et les constantes qui se dégagent d'écrits étalés sur deux siècles, sans pour autant sacrifier à la psychologie des auteurs et à leur parcours personnel.

Dans son introduction, l'auteur annonce déjà ses couleurs : « Jusqu'à la fin des années 1960, on n'écrira pas sur le Canada sans penser à Londres et à Ottawa. La nostalgie de l'Amérique française ira de pair avec le respect de l'intégralité territoriale du Dominion ». En arrière-plan, cette position politique, plus ou moins explicite, s'accorde avec l'idée que la France a tout intérêt à ne pas nuire à ses bonnes relations avec la Grande-Bretagne. Sans compter que le maintien de l'État canadien dans son intégralité constitue un contrepoids utile à l'omniprésence des États-Unis en Amérique du Nord.

Chateaubriand est le premier témoin convoqué pour exposer sa perception de l'Amérique française. Il évoque avec nostalgie l'harmonie qui existait entre Français et Amérindiens sous le régime français, qu'il oppose, comme chez Tocqueville, à la société des États-Unis, tout entière vouée au culte de l'argent. En cela, il partage la vision de Michelet qui regrette que la « fausse Amérique » ait triomphé de celle du métissage franco-indien en gestation. Cette vision nostalgique de l'Amérique française ne fait aucunement référence à la survivance du peuple canadien qui a pris racine dans la vallée du Saint-Laurent. Gérard Fabre aurait pu ajouter la perception bien connue de Tocqueville sur le Bas-Canada, mais sans doute a-t-il jugé que cet auteur était déjà passablement connu depuis l'ouvrage du politologue Gérard Bergeron¹.

Après l'examen de ces auteurs, suit un texte de Ferdinand Brunetière sur le Canada publié en 1900. Cet américanophile d'esprit libéral estime que l'avenir des Canadiens français réside dans leur américanisation et leur assimilation, à l'exemple des immigrants irlandais établis aux États-Unis. Premier intellectuel français à ne pas s'en tenir à une lecture nostalgique de la Conquête anglaise, il exprime son désaccord avec l'essayiste canadien Edmond de Nevers pour qui il importe que les Canadiens français affirment leur identité collective en Amérique du Nord.

Au texte de Brunetière succèdent deux ouvrages d'André Siegfried : *Le Canada des deux races* (1906) et *Le Canada puissance internationale* (1937). Loin d'être un simple diagnostic superficiel rédigé par un visiteur de passage, les ouvrages de Siegfried sur le Canada sont ceux d'un observateur attentif qui a beaucoup voyagé à travers le pays. Ses analyses s'appuient sur une méthode comparative inspirée de Frédéric Le Play, Hippolyte Taine et Émile Boutmy. Si le facteur géographique y joue un rôle important, le facteur culturel inspiré de la « psychologie des peuples » n'en domine pas moins l'analyse. Selon Fabre, « l'approche culturelle des relations antagoniques entre les deux races se situe à la pointe de ses travaux ». Tout sympathique qu'il soit à la cause du Canada français, Siegfried ne met pas

en cause pour autant l'ordre géopolitique établi en Amérique du Nord par les puissances européennes. En filigrane, cet intellectuel de culture protestante associe la modernité au monde anglo-saxon.

Pour sa part, Jean-Charlemagne Bracq présente une vision opposée à celle de Siegfried dans *L'évolution du Canada français* (1927). À l'antagonisme de race, il préfère mettre l'accent sur l'interpénétration entre deux peuples dont les différences tendent à se réduire au fil du temps. Pourquoi, se demande-t-il, le Canada ne trouverait-il pas dans sa dualité nationale une source de puissance, de distinction et de progrès social? (p. 49) Bracq admet, certes, la dissymétrie des conditions de vie entre les deux peuples, mais elle s'expliquerait, selon lui, par une résistance au changement chez les Canadiens français. On peut dès lors se demander si l'approche culturaliste, banni de son analyse, n'est pas finalement réintroduite par la porte d'en arrière... Quoi qu'il en soit, Bracq partage avec Siegfried l'idée que le système d'éducation au Canada français n'est pas assez pratique.

Dans son roman *Un homme se penche sur son passé* (1928), Maurice Constantin-Meyer porte, quant à lui, son attention sur la beauté sauvage du Nord-Ouest canadien. S'il manifeste peu d'intérêt pour le Québec, Fabre le considère toutefois comme le premier de ces intellectuels français à se préoccuper du sort des Amérindiens. Ce n'est pas sans nostalgie que le romancier évoque l'environnement naturel de l'Ouest, profondément bouleversé par la colonisation et l'implantation de diverses cultures issues de l'immigration. Dans son éloge de la «réussite canadienne», Constantin-Meyer apparaît comme un précurseur du multiculturalisme.

En 1945, Maurice Genevoix fait paraître un ouvrage intitulé *Canada*, chez Flammarion, soit la mise en forme de son journal rédigé lors d'un voyage de quatre mois effectué au pays au printemps de 1939. Alors que Siegfried, Brunetière et Bracq intellectualisent leur relation avec les Canadiens français, à la manière d'entomologiste distants, Genevoix manifeste, selon Gérard Fabre, une franche sympathie pour ce petit peuple issu de l'ancienne mère patrie. Son analyse est teintée d'une certaine nostalgie qui va de pair avec une anglophilie sous-jacente et un antiaméricanisme virulent. Non dépourvue de paternalisme, la vision du Canada français de Genevoix s'inscrit dans une sorte de continuum. Pour lui, le Québec ne serait, en somme, qu'une variante outre-Atlantique des provinces françaises.

Distants ou paternalistes, les intellectuels français convoqués jusqu'ici dans l'ouvrage de Fabre ne manifestent pas d'hostilité ou de répulsion à l'égard du Canada français. Il en va tout autrement du poète André Breton qui visite la Gaspésie en 1944, en provenance de New York où il s'était réfugié durant la guerre. Son livre *Arcane 17* (1947) est l'occasion d'une charge à fond de train contre le retard culturel du Canada français. Pour le pape du surréalisme dont les positions anticléricales et antinationalistes

étaient bien connues, il n'y avait rien à attendre de ce Canada français archaïque et replié sur lui-même. L'art, selon lui, devait s'épanouir par des échanges interculturels sans lien avec le cadre national. Selon Gérard Fabre, si Breton a été sensible aux charmes naturels de la Gaspésie, son européocentrisme et ses idées sur l'art le rendait imperméable aux aspirations d'un peuple soumis au contrôle étranger.

La contribution de Jean-Marie Domenach dans le débat sur l'avenir du Canada français est particulièrement intéressante, car elle se situe à une époque charnière de l'histoire du Québec moderne, celle des années 1950 aux années 1970, alors que fédéralistes et souverainistes s'affrontent dans le débat public. Domenach est sans doute le premier intellectuel français à s'impliquer directement dans ce débat en compagnie d'intellectuels québécois. Directeur de la revue française *Esprit* dont l'influence au Québec est bien connue, il attire l'attention du milieu intellectuel français sur les mutations en cours au sein de la société canadienne-française en lui consacrant un numéro spécial de sa revue en 1952.

À l'occasion d'un premier voyage au Québec en 1956, il se lie d'amitié avec Gérard Pelletier et Pierre-Elliott Trudeau avec qui il partage le point de vue fédéraliste de la revue *Cité Libre*. Par la suite, Gérard Fabre montre bien l'évolution progressive de Domenach vers l'option indépendantiste qu'il soutient dans un nouveau numéro d'*Esprit* consacré au Québec en 1969. Entre-temps, son réseau intellectuel avait changé pour y inclure des intellectuels souverainistes dont Gaston Miron. Par cette prise de position en faveur du Parti québécois de René Lévesque et de l'indépendance du Québec, Domenach rompait ainsi avec la posture française traditionnelle qui supportait l'unité du Canada.

En 1972, le romancier Michel Tournier effectue un voyage d'un mois à travers le Canada. On retrouve dans son livre, *Canada. Journal de voyage*, (1977), sa perception du Québec en général et de Montréal en particulier. Un peu à la manière d'André Breton, il se montre insensible à la question nationale québécoise qu'il juge archaïque. Gérard Fabre décèle chez lui, un ethnocentrisme latent combiné à un sentiment de supériorité de la culture française qu'il considère dans son caractère à la fois intemporel et universel. Toute idée de réciprocité avec la culture québécoise en émergence demeurerait hors de son entendement. C'est pourquoi, il ne pouvait, selon Fabre, porter attention aux critiques de colonialisme culturel des indépendantistes québécois à l'égard de la France. Sa vision négative d'un Québec qu'il jugeait replié sur lui-même allait de pair avec une image peu flatteuse de Montréal, considérée comme la ville électrique sans âme.

Le contexte politique entourant le référendum de 1980 sur la souveraineté du Québec contribue à changer la donne pour les observateurs français. Philippe Meyer publie à Paris son livre *Québec*, en 1980, soit à peine quatre ans après la parution du livre de Tournier. Pourtant, son diagnostic

sur la société québécoise est aux antipodes de celui de son prédécesseur. Proche de Domenach, Meyer ne cache pas ses sympathies souverainistes dans cet ouvrage destiné au public français. Selon Gérard Fabre, il s'agit de l'ouvrage le plus documenté et le mieux informé sur la réalité québécoise écrit jusque-là par un auteur français. Meyer s'efforce de percer l'énigme historique de ce peuple dont l'existence et la survie n'allaient pas de soi. On est loin de l'image négative d'un Canada français rétrograde évoquée notamment par Breton et Tournier. Mais pour bien marquer la modernité du Québec contemporain, Meyer s'emploie à caricaturer la période dite de la « grande noirceur » dominée par le clergé catholique.

Dernier auteur convoqué par Gérard Fabre dans son corpus, le poète Robert Marteau est un proche de Gaston Miron qu'il a connu à Paris dès 1959. Il s'établit à Montréal en 1972 et y demeure jusqu'en 1984. Au cours de cette période, il prend fait et cause en faveur de l'indépendance du Québec. Dans un article intitulé « Le Québec après deux siècles de funérailles », paru dans *Esprit* en 1977, Marteau pourfend les tenants du bilinguisme et prône une vision prophétique d'un Québec fondé sur la langue de ses amis, les poètes québécois Gaston Miron, Fernand Ouellette, Michel Brault et François Hébert. Ce lyrisme de combat, demeurerait cependant en marge des préoccupations économiques de plusieurs souverainistes québécois, selon Gérard Fabre. L'échec du projet souverainiste crée une profonde déception chez Marteau qui s'en retourne en France en 1984.

* * *

Comme le souligne Gérard Fabre, son corpus ainsi constitué à partir de douze intellectuels français ne se veut pas exhaustif de tous les points de vue exprimés par les Français sur le Canada et le Québec. L'auteur poursuit plutôt un double objectif : rectifier certaines images erronées sur les textes et les auteurs présentés, tout en esquissant une généalogie des représentations du Canada et du Québec en France. Cette généalogie, il faut bien le constater, est marquée de filiations et de ruptures. Ainsi, le tournant des années 1970 ouvre la voie à une nouvelle représentation d'un Canada français profondément transformé et qui se définit désormais comme le Québec géopolitique moderne. Cette mutation n'a pas échappé à Domenach, Meyer et Marteau qui rompent avec la position anglophile et distante des autres intellectuels français présentés dans cet ouvrage.

Il faut savoir gré à Gérard Fabre pour son analyse fine et nuancée, voire chirurgicale, des différents auteurs inclus dans son livre. Il a su maintenir le juste équilibre entre la nécessaire distance du scientifique et sa sympathie pour le Québec. À cet égard, il établit des analogies et des comparaisons entre les auteurs étudiés, tout en n'hésitant pas à corriger les faits au besoin en ce qui concerne l'évolution de la société québécoise.

D'où sa critique des jugements de valeur d'un André Breton ou d'un Michel Tournier, tout en reprochant à Philippe Meyer et à Robert Marteau leur vision manichéenne du passé canadien-français.

Avec ses assises scientifiques bien ancrées de part et d'autre de l'Atlantique, Gérard Fabre peut être considéré comme l'un des meilleurs représentants de la nouvelle génération des québécois français. Dans la conclusion de son ouvrage, le chercheur du CNRS qualifie « d'énigme » sans cesse recomposée la question des relations entre la France, le Canada et le Québec. On aurait cependant souhaité qu'il dégage quelques perspectives pour les trois décennies postérieures au référendum de 1980. Comment le Québec est-il désormais perçu par les intellectuels français ?

Il faut reconnaître que la société québécoise s'est profondément transformée au cours de ces récentes décennies. Un Québec plus sûr de lui assume désormais son américanité en français et peut envisager avec la France des relations égalitaires. Les chercheurs français qui l'ont compris travaillent désormais à des projets conjoints. Les universités québécoises sont devenues des pôles d'attraction pour bon nombre d'étudiants français, une situation impensable au cours des années 1960. Le tourisme culturel s'est fortement développé entre la France et le Québec. De plus, aux tournées unilatérales des artistes et comédiens français au Québec d'avant des années 1970 a succédé une circulation transatlantique dans les deux directions, alors que plusieurs chanteurs, artistes et comédiens québécois ont connu du succès en France. Ajoutons que des ententes politico-administratives ont été signées dans divers domaines entre le gouvernement français et le gouvernement québécois depuis le milieu des années 1960. Internet et les nouvelles technologies d'information et de communication ont, par ailleurs, rapproché les continents et dissipé l'effet de dépaysement du visiteur qui débarque en pays étranger. On peut, dès lors, se demander si le « journal de voyage » a encore sa pertinence comme outil d'analyse et facteur de dépaysement.

Quant à la question nationale, elle n'occupe plus, pour un avenir prévisible, une place dominante dans les relations triangulaires entre la France, le Canada et le Québec. Reste à savoir si les intellectuels français en général et l'intelligentsia parisienne en particulier ont modifié leur perception du Québec en ce début du XXI^e siècle, à supposer que cette société nord-américaine puisse encore susciter leur intérêt dans un contexte mondial profondément transformé d'où émergent de nouveaux enjeux.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Gérard Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1990, 183 p.